

Le cœur des ténèbres¹

C'est beau une ville la nuit, disait Richard Bohringer... Celle-ci a peut-être été belle, mais ce qu'il en reste ne permet pas d'en juger.

Des projecteurs trouent la brume et la poussière. Des flammes s'élèvent ici et là. Des arcs électriques révèlent des bâtiments déchiquetés, des fantômes aux contours hérissés. Une odeur âcre de pétrole et de pneus brûlés fait suffoquer. En fond sonore lancinant, des détonations, des sirènes d'ambulances et des gémissements, des pleurs et des appels presque inaudibles.

Des silhouettes en scaphandre de protection chimique, masque à gaz sur le visage, progressent lentement, trébuchant sur les tas de gravats, enjambant des cloaques à ciel ouvert, des égouts éventrés, unissant leurs forces pour redresser un poteau, soulever une porte fracassée et examiner ce qu'elle recouvrait.

De temps en temps elles font signe à d'autres silhouettes qui les suivent dans le même accoutrement et leur désignent une forme inerte sur le sol, à peine perceptible dans la grisaille et la fumée. Les suiveurs la chargent sur un brancard et vont la déposer au bout de la rue, où l'on aperçoit des corps de toutes tailles, de tous âges et de tous genres allongés sur ce qui a dû être le parking d'un supermarché.

Parfois une de ces formes esquisse un mouvement, et l'on devine, sous les appels des sirènes et les grondements des véhicules militaires, un murmure ou un cri. Alors les brancardiers accélèrent le pas et se dirigent vers une tente montée à la hâte, sous laquelle d'autres silhouettes affublées d'un brassard avec une croix rouge dansent un ballet frénétique.

De temps en temps, un sifflement fait vibrer l'atmosphère, suivi d'une explosion dont le souffle soulève la poussière et fait virevolter des débris indistincts. L'équipe marque alors le pas quelques secondes, puis reprend lentement sa progression obstinée dans les ruines.

Les corps s'entassent sur le parking, les agonisants et les blessés sous la tente de la Croix Rouge. Un drapeau blanc sale, presque gris, flotte à côté d'un autre bleu et jaune déchiré. Une ambulance stationne à côté, on y charge les cas les plus urgents parmi ceux qu'il est encore envisageable de sauver. J'aide à porter les civils.

Je monte à côté du conducteur. Nous allons essayer de rejoindre l'hôpital, dont une partie – miraculeusement épargnée - continue malgré tout à fonctionner au milieu des bombardements.

Un nouveau sifflement, une explosion assourdissante : la tente de la Croix Rouge a disparu, pulvérisée avec ses occupants par le missile. Des lambeaux hétéroclites retombent lentement en élégantes volutes. Notre ambulance, qui s'apprêtait à démarrer, a été atteinte par des fragments ; elle commence à brûler... il faut l'évacuer le plus rapidement possible. Je suis complètement sonné par le choc et j'ai très mal à l'épaule gauche ; je n'ose pas regarder la blessure et, d'ailleurs, il y a plus urgent pour le moment. De la main droite je défais ma ceinture de sécurité et j'essaie d'ouvrir ma portière... Elle est coincée. Il faut que je sorte de l'autre côté. Je me retourne vers le chauffeur qui bizarrement ne bouge pas. Comment ne se rend-il pas compte du danger ? La raison en est simple : il est mort, et

¹ Joseph Conrad (*Heart of darkness*)

évidemment il me bloque le passage. Le feu se propage à toute vitesse, j'entends des appels au secours à l'arrière... Je commence à suffoquer....

Je me réveille en hurlant et en me débattant. Il me faut plusieurs secondes pour me calmer et me rendre compte que tout ceci n'était qu'un cauchemar. La preuve : j'ai mal à l'épaule parce que j'avais pris une fausse position. Elle est simplement ankylosée. Je me rassure facilement : « Tout ceci n'était que le fruit de mon imagination et ne peut d'ailleurs exister qu'en théorie. Un tel chaos est inimaginable au cœur de l'Europe aujourd'hui ! »...

... et je me rendors en rêvant que je déguste des « côtelettes à la Kiev », ces boulettes de viande, spécialité ukrainienne – genre oiseau sans tête –dont raffolent les Russes.